

ACTE MANQUÉ, TRAVAIL DE DERIVATION, FORMATION INTERMÉDIAIRE

Par Chantal Frère-Artinian

Pages 11 à 25

Un premier acte manqué dans la cure peut être l'occasion d'un travail psychique créatif et constituer une modalité de passage par transformation d'une économie à prédominance narcissique à une économie œdipienne par le biais de sa source corporelle. Dans un contexte économique et dynamique critique, il surgit en dérivation du processus associatif qu'il semble " traduire en acte " (Freud, 1914). Il représenterait la " préforme " clivée d'un fantasme arrêté dans son développement et témoignerait d'un avatar dans la constitution de la " matrice originelle du fantasme " (Perron-Borelli, 1997). Sa reconnaissance et l'intégration de son sens inconscient dans le transfert par le travail en après-coup ne sont pas sans réactiver des traces précoces qui réactualisent le traumatisme. L'orientation de la technique analytique sur la " représentation d'action ", en tant que soubassement corporel du fantasme, peut s'avérer opérante pour susciter la reprise du développement du fantasme et étayer son intégration dans la configuration œdipienne. En effet, la défense par dérivation, mise au service de la cure, révèle la potentialité fantasmatique de l'acte manqué et lui confère un statut de formation intermédiaire. Avant de donner un exemple clinique d'une telle occurrence et de mettre en perspective la valeur de formation intermédiaire de l'acte manqué, je voudrais m'arrêter un instant sur l'acte manqué dans l'œuvre de Freud.

L'ACTE MANQUÉ DANS L'ŒUVRE DE FREUD, UN EXPÉDIENT

La Psychopathologie de la vie quotidienne (Freud, 1904) représente l'ouvrage princeps de la théorisation de l'acte manqué en tant qu'expédient (p. 289) ayant un sens caché. Freud y décrit l'« action rétrograde et anticipatrice » des voies associatives les unes sur les autres de sorte qu'une intention consciente se trouve contrariée par une tendance inconsciente qui, « auxiliaire travaillant dans la coulisse » (p. 91), entre en concurrence avec la première et constitue avec elle un compromis sollicitant déplacement et condensation. La structure de l'acte manqué est alors ternaire comme celle du symptôme. Freud précise que l'expression « acte manqué » (Fehlleistung) regroupe un ensemble d'actes psychiques (paroles, lecture,

écriture, action) dont l'identité commune est d'être détourné de son but initial à l'insu du sujet, ce que la langue allemande signale par le préfixe *ver* (p. 258). Freud attribue la « force motrice » (p. 187) de l'acte manqué au contenu sexuel de la tendance inconsciente ; mais on doit y ajouter la force motrice de la défense. En effet, le principe de plaisir commande l'évitement du déplaisir qu'un investissement menace de susciter, soit directement, soit par proximité associative. La défense consiste alors à dériver l'investissement du souvenir susceptible d'entraîner le réveil d'un affect pénible sur l'investissement d'un élément « anodin » lié au motif de départ par une association quelconque, de sorte que le désir trouve tout de même une certaine satisfaction. La révélation de l'acte manqué, par un tiers le plus souvent, libère un intense déplaisir lié au vécu de passivation, notamment la honte et la colère, dont le sujet cherche à se défendre par une rationalisation en incriminant le hasard et le manque d'attention, si ce n'est par une négation. En effet, précise Freud dans l'*Introduction à la psychanalyse* (1916) : « L'acte manqué s'entend souvent à revêtir le masque d'un événement passif » (p. 47) duquel le sujet retire toute implication personnelle. L'apparition d'un acte manqué dans la cure peut alors indiquer un affaiblissement de la défense contre la passivité ; elle témoignerait d'un travail de l'acte à l'instar du travail de rêve (1904, p. 295). L'acte manqué survient sur un terrain déstabilisé par l'activité conflictuelle des tendances contraires – tendances perturbatrices insuffisamment refoulées contre tendances perturbées – dont le sujet a une obscure « perception endopsychique » (p. 276). La tâche thérapeutique consiste à susciter leur rencontre sur la scène du transfert.

Après avoir mis l'acte manqué en rapport avec le refoulement dans la première topique, Freud le met en rapport avec le clivage du Moi et le déni dans la deuxième. Dans sa lettre à Romain Rolland (1936), il assimile les sentiments d'étrangeté à des actes manqués. L'acte manqué peut alors renvoyer à une tentative de clivage ou à une défense contre la réduction d'un clivage dans le travail analytique.

Dans « Remémoration, répétition et perlaboration » (1914), Freud oppose répétition par l'acte et remémoration mais il les réunit aussi en soulignant la valeur de remémoration de l'acte. Freud met la répétition par l'acte en rapport avec le facteur économique : lorsque le

transfert est suffisamment tempéré, le patient suit la voie de la remémoration ; « mais si, par la suite, ce transfert devient hostile ou excessivement fort et nécessite de ce fait le refoulement, alors la remémoration cède la place à l'agir » (p. 17). La répétition par l'acte n'est pas sans danger, dit-il, car l'agir peut déborder sur la vie extérieure et menacer la vie du patient s'il n'est pas limité *in statu nascendi* à la relation transférentielle.

LA POTENTIALITÉ FANTASMATIQUE DE L'ACTE MANQUÉ

La fixation au traumatisme précoce et l'agrippement narcissique

Pierre ne peut se déprendre du violent sentiment d'injustice lié à son placement chez ses grands-parents maternels alors qu'il n'avait que quelques mois, placement qu'il vit comme un abandon inacceptable de la part de ses parents. Du point de vue de son organisation psychique, il est proche des personnalités dépressives décrites par Pasche (1961). Il voue une haine féroce à sa mère et à son grand-père alors qu'il refuse de prendre en compte le rôle de son père dans la scène primitive ; il le considère comme un frère aîné anodin et châtré de toute fonction surmoïque, seulement préoccupé à éteindre au plus vite les violents conflits qui éclatent entre lui et sa mère. Pendant les sept premières années de la cure, il revient avec une rage narcissique intarissable sur la fixation traumatique représentée par son placement, vu sous l'angle exclusif de la séparation d'avec sa mère, mais il pense que le traumatisme le plus désorganisateur réside en ce qu'à 5 ans il a soudain perdu toute illusion de la voir apparaître dans l'encadrement de la porte, où son regard semble s'être suspendu. Il vit alors une forme d'agonie, une sensation de vide vertigineux et néantisant. Sur le plan du transfert, il me maintient à distance parce que la non-rencontre semble plus rassurante que la rencontre où il se sent menacé de séduction incestueuse, et il interpose une sorte de doublure intellectuelle clivée qui exclut la part de l'affect.

Au cours de la 8^e année de la cure, il peut s'imaginer avoir vécu une relation positive avec sa mère *in utero* et pendant les premières semaines après sa naissance ; mais il pense qu'ensuite elle ne l'a plus regardé, ce qui le plonge dans une angoisse agonistique. Il a alors besoin que je lui présente une « peau sonore » (Anzieu, 1985) par des interventions régulières, forme de

bouclier de Persée (Pasche, 1971) pour soutenir son activité représentative face à une menace de désorganisation où se condensent de façon intolérable les sensations de vide et d'hyperexcitation. Il prévient bientôt toute solution de continuité entre nous en parlant sans cesse afin de ne pas avoir à attendre d'intervention de ma part. En même temps, il m'immobilise tout en me ranimant et se défend contre l'immixtion de tout tiers. Il appréhende la sensation d'un « espace blanc interne » comme la figuration d'un espace qu'il tient en réserve exclusivement pour sa mère, une hallucination négative qui, en raison de son aspect hyperexcitant, échoue au rôle de structure encadrante (Green, 1993). Il juge que toute représentation de sa mère lui est impossible dans la mesure où il la considère comme morte depuis ses 5 ans. Ainsi l'attente représentative reproduit-elle dans le transfert la fixation à l'attente vaine de ses premières années. À l'occasion de douleurs lombaires secondaires à des mouvements lors du sommeil, il comprend qu'il s'agrippe à son propre corps par peur de s'effondrer. Cette agitation nocturne réalise de véritables hallucinations en acte (Duparc, 2001) de la « présence de l'absence » de sa mère. Ses douleurs captivent son attention car elles témoignent, selon lui, du seul reste du lien primaire sous cette forme de traces corporelles permanentes et douloureuses.

L'acte d'interprétation rompt la continuité et déchaîne la dérivation par l'acte

Alors que ce collage transférentiel sollicite mon activité associative de dégagement, je me rappelle un rêve répétitif du début de cure où figurait une réserve d'eau associée au manque. En effet, il s'agissait d'une réserve d'eau dont le pourtour était tronqué sur la moitié du périmètre. Pierre n'avait pas pu associer à partir de ce rêve. Je lui communique mon souvenir. Il enchaîne aussitôt sur l'idée que sa mère et sa grand-mère réunissent deux pôles extrêmes : l'une attend trop de lui, dit-il, et l'autre pas assez, ce qu'il sent comme un déséquilibre. Mon intervention tiercéisante par le rappel de ce rêve a ainsi rompu l'équilibre précaire de son économie narcissique mais, dans sa forme de conjonction/disjonction (Lechartier-Atlas, 2003), elle a aussi introduit quelque chose de la fonction paternelle analytique qui ouvre à une conflictualité et amène Pierre à s'interroger sur le désir de ces femmes quant à lui.

La réduction du clivage entre les mères, liée à la levée du clivage d'une relation méconnue au père, libère une telle charge pulsionnelle que le processus analytique semble s'accélérer : les liaisons associatives se multiplient et de nouvelles chaînes s'ouvrent dans plusieurs directions. Un véritable « rayonnement associatif » (Green, 2000) se déploie sur un matériel qui intègre mieux l'analité avec des rêves angoissants de rats qui s'enfoncent dans les fondations de sa maison, auxquels font pendant des rêves d'inondation et d'aménagement de dérivations. Chaque fois que les chaînes associatives semblent sur le point d'arriver sur les thèmes de castration ou de pénétration anale, elles bifurquent soudain pour aller se rebrancher sur un élément des lignées antérieures avant de revenir par un autre chemin et ainsi, de dérivation en dérivation. Le processus associatif, proche de ce que Green décrit dans la « position phobique centrale » (2000), semble buter sur le thème de la passivation en rapport avec l'imgo paternelle. Pourtant, le seul transfert réellement permanent, bien que dénié et clivé, me paraît être un transfert paternel, gardé en réserve lui aussi mais agissant dans la coulisse. Alors que Pierre se montre très phobique devant toute allusion à une éventuelle homosexualité, il s'approche néanmoins de l'imgo paternelle par le biais narcissique de l'homo-érotisme (Bergeret, 1999). De violents affects émaillent le processus : désespoir, déréliction, rage vengeresse vis-à-vis de sa mère et culpabilité taraudante. Ils sont réactivés dans le transfert à la faveur de mes silences qui signifient pour lui que je le désinvestis et, chaque fois que je le fais attendre un peu trop entre mes interventions, il se sent coupable d'avoir fait quelque chose qu'il pense me déplaire sans qu'il sache quoi. Il commet alors le premier acte manqué de la cure au moment où il s'acquitte des honoraires de fin de mois : il règle X euros en trop.

La réaction suicidaire dérive la perception de l'acte manqué

Pierre ne s'aperçoit pas de son erreur. Je ne la lui signale que trois séances plus tard car j'attends que son contenu puisse s'intégrer dans le matériel de la séance. Il commence cette séance par le récit d'un rêve où sa voiture accélère toute seule. Il associe sur son impression que l'analyse est en sur-régime puis sur ses excès alimentaires, et auto-interprète son rêve comme la réalisation du désir de ne laisser aucun « blanc ». J'interviens ici sur mon trop-perçu

lors du dernier règlement. Il ne manifeste aucune surprise, ne fait aucun commentaire et déclare qu'il déduira sur le prochain règlement, m'annonçant inconsciemment son intention de faire un trou dans le cadre en toute légitimité. Je me demande pourquoi il passe du désir de garder le blanc en réserve, au temps précédent, à celui de supprimer tout blanc maintenant. Ce qu'il appelle « le blanc » serait-il une sorte de support, toile de fond qui pourrait à présent accueillir la projection d'une pré-représentation de quelque chose dont il éviterait alors de prendre conscience de façon phobique ? Quel rapport y aurait-il avec l'acte manqué ?

L'arborescence associative atteint maintenant une telle densité qu'il s'en sent prisonnier et ressent la pénible impression de ne plus avancer. Il s'enfonce alors dans un mouvement mélancolique et envisage le suicide comme seule issue à ce vécu d'emprisonnement. Son attrait pour la mort, affirme-t-il, n'a pas pour but principal de se détruire mais de se libérer d'une sensation d'emprise qu'il ressent dans l'analyse aussi bien que dans l'ensemble de sa vie. Le mouvement mélancolique se double d'un triomphe maniaque : il pense précipiter dans la mort avec lui sa femme et l'enfant qu'il vient d'avoir, afin de me priver de ce qu'il me suppose d'emprise sur lui. Après l'avoir longuement écouté, je lui suggère que c'est ainsi qu'il imagine la fin de l'analyse. Le fait que j'énonce la représentation d'une fin d'analyse en retour de sa menace de dérivation meurtrière lui permet d'y accéder par la voie du fantasme. Il y perçoit une précipitation sous-tendue par l'effroi de la dépendance ressentie mais cette compréhension ne suffit pas à désamorcer l'impulsion suicidaire et la déliaison dont elle témoigne.

Il nous faut soutenir les forces de liaison en nous penchant plus étroitement sur la perception du suicide en tant qu'acte in statu nascendi et en tentant d'en comprendre à la fois la valeur défensive et celle de chemin de traverse par la voie corporelle, aussi dangereux que cela soit. À cette fin, je décentre notre attention conjointe du sens de l'acte à l'agencement de l'acte lui-même : la « représentation d'action » (Perron-Borelli, 1997), en lui demandant de m'expliquer dans le détail comment il s'imagine s'y prendre pour se suicider, ce qui suppose que j'en accepte la représentation. Il me paraît nécessaire de prendre le temps de me faire

une représentation au plus près de la sienne en même temps qu'il en dessine les contours pour lui-même. Nous comprenons ensemble qu'il rejette tout procédé qui laisserait un temps de latence entre le moment du passage à l'acte et le moment de la mort. Seul conviendrait alors le suicide par balle. Je lui propose l'interprétation suivante : si je comprends bien, il faut réduire toute distance entre la balle et vous, tant l'attente est douloureuse, ce qui donne à son suicide un autre sens. Pierre repense à l'attente de sa mère enfant et comprend qu'il met en scène un fantasme de retour au sein maternel par renversement, puisque, la balle représentant sa mère, en la logeant en lui, il la possède à plein et n'a plus à l'attendre. Sa haine primaire contre une mère qui le fait attendre se déplace alors sur un souvenir d'enfance érotique et angoissant dans lequel il n'a pas reçu la réassurance attendue de sa mère face à une angoisse de castration trop importante. Au moment de cette remémoration, il retrouve les sensations corporelles d'un malaise diffus qu'il identifie à son éprouvé d'enfant lors d'une activité masturbatoire, puis à son ressenti lors de l'excitation produite par son évocation du passage à l'acte suicidaire, enfin à ce qu'il perçoit obscurément lors de ses mouvements nocturnes et qu'il relie au fantasme d'attente d'être chatouillé. Il précise qu'il s'agit d'un fantasme agréable mais, justement à cause de cela, il lui est pénible. Je lui fais remarquer que ce qu'il ne supporte pas, c'est le plaisir de l'attente et des rêveries agréables dans la mesure où il le ressent corporellement.

La rencontre avec l'imaginaire paternelle dans la dérivation corporelle

Lorsque Pierre prend conscience de son évitement de la coexcitation sexuelle par dérivation sur le projet suicidaire – j'y reviendrai dans mon commentaire –, son processus associatif suit plus volontiers les voies de la résonance affective qui le conduisent conflictuellement vers l'imaginaire paternelle et la découverte du sens de l'acte manqué. Il est obsédé par l'éventualité de la mort ou par celle d'une séduction de son enfant par un tiers qui le séparerait de lui. Son investissement de son rôle de père entre en résonance avec des traces de ce qu'il croyait n'avoir pas existé avec son père – cette fois-ci en tant que père et non en tant que frère aîné ainsi qu'il le voyait jusque-là. À travers ses identifications à son enfant, il se sent à l'aise dans sa fonction paternelle mais la relation à trois lui paraît impossible. Il se rappelle ses tentatives

pour séparer le couple parental et son fantasme de mettre sa mère dehors pour se retrouver seul avec son père alors qu'il se sentait exclu de la relation à ses parents. Bien qu'il réunisse ses parents dans ce qu'il appelle maintenant « le carré blanc en réserve », il vide la représentation de la scène primitive de tout objet et de toute représentation d'action par le biais d'une sensation de vide interne. Il s'appuie sur sa crainte d'une intrusion tierce dans sa vie privée pour développer des scénarios sanglants où il imagine tuer à coups de couteau quiconque entrerait en relation avec sa femme ou son fils.

Dans ce contexte d'affirmation de soi à travers la lutte meurtrière, il se remémore le visionnage vers 5-6 ans de films familiaux où sa mère lui paraissait tellement excitante qu'il en avait été subjugué de façon traumatique. Il n'a pas supporté une scène en particulier où sa mère le regardait, à cause du débordement émotionnel suscité par cette scène. À ce moment, son discours se ralentit, il devient songeur et, en un mouvement introjectif, se demande si le suicide n'aurait pas pour but d'éteindre cette excitation débordante : ce serait une façon de tout effacer, une issue, dit-il, face à elle. Il réalise soudain que c'est son père qui avait pris les films et que les images portaient la trace du regard de son père sur sa mère et sur lui. Une scène à trois est en train de prendre forme dans son souvenir. Pour la première fois, il doute de sa construction qui consiste à projeter la cause des conflits sur sa mère en arguant qu'elle ne le regarde pas. Il se surprend à ressentir de la nostalgie des conflits avec elle et perçoit en lui le besoin de conserver un fond(s) de nostalgie dans lequel il trouve un appui interne. En étayage sur cette sensation, il repense à son projet suicidaire : il y perçoit maintenant un sens auto-érotique qu'il n'avait pas vu jusque-là. C'est alors qu'un détail de la forme du fusil lui fait penser à une représentation du couple parental. Aux prises à de l'excitation dans ce contexte œdipien, il reproche à son père de ne pas avoir refroidi son désir pour sa mère alors que son grand-père a su lui mettre un cadre structurant. Au moment où il concède toutefois à son père le mérite d'avoir gardé vivant « le carré blanc » par ces films dont l'écran figure l'espace en réserve, il s'entend faire allusion au carré blanc des films interdits aux enfants.

L'acte manqué répète dans la dérivation les identifications passivantes

Pierre laisse cette piste ouverte vers la scène primitive d'où il est exclu, pour revenir à son comportement d'enfant tyrannique, expulsant ainsi la scène pour ne pas avoir à s'en sentir exclu. Manifestant néanmoins son identification au père, il se rappelle sa violence quand il interdisait à ses camarades l'espace privé du domicile de ses parents où il s'avère qu'il a souvent séjourné avant d'y retourner définitivement au début de l'adolescence. Voulant la maîtrise sans partage, il leur imposait un règlement qu'il modifiait à sa guise. Je reprends : un règlement modifié... Il déclare que c'est moi qui me trompe, ce n'est pas lui : il ne m'a pas crue lorsque je lui ai signalé l'erreur de paiement. Je lui précise qu'il a confondu les billets de x euros et ceux de y euros qui sont de la même couleur. Cette allusion aux billets, à leur couleur et à leur montant lui rappelle l'argent de poche que son grand-père avait l'habitude de lui donner : un billet de x francs, de la même couleur. Il oppose une nouvelle négation défensive : ce n'est pas une erreur de calcul, c'est une erreur d'exécution, comme s'il cherchait ainsi à annuler le sens de son acte. Au cours de cette manœuvre, il réalise qu'il a inscrit dans son erreur les trois séances d'analyse, puisque $X = 3 \text{ fois } x$. Il est alors convaincu qu'il a fait un acte manqué dont le sens lui échappe.

Il pense à un rêve où il s'est humilié à réclamer un paquet de cigarettes à x euros à un homme représentant l'autorité. Devant le refus de celui-ci, il est entré dans une rage violente : se retenant de lui enfoncer son couteau, il s'est limité à lui tordre le doigt avant de prendre la fuite. La rage et la déception du rêve lui rappellent celles qu'il a éprouvées vers l'âge de 6 ans vis-à-vis de son père lorsque ce dernier n'avait pas voulu récupérer le couteau acheté avec le billet de x francs du grand-père, couteau qu'il s'était fait voler le jour même par un camarade plus âgé. Il s'appesantit sur sa déception et son vécu d'effondrement : il ne voulait pas y croire, ce devait être un cauchemar, il allait se réveiller, tout comme il n'a pas voulu croire à son acte manqué lorsque je lui en avais parlé. Ainsi, dans l'intervalle des séances, la réaction mélancolique et tout ce qui tourne autour de la scène primitive semblent avoir été déterminés par la lutte défensive contre la prise de conscience du sens de l'acte manqué qui apparaît par anticipation dans le rêve : une relation de passivité vis-à-vis de son père. Pierre essaie une

dernière tentative de défense par retournement du but pulsionnel en étayage sur la revendication narcissique : son acte manqué vise à m'acheter et à me mettre en dette vis-à-vis de lui, affirme-t-il. J'interprète : il attend de moi qu'en lui rendant son argent je lui rende son couteau. À partir de l'étayage de cette remémoration et de son interprétation transférentielle, il précise son souvenir au-delà de la limite qu'il y avait mise défensivement : cela se passait sur un pont au-dessus de la rivière. Il se rappelle le moment d'échange avec le camarade, l'exhibition du couteau, sa satisfaction de l'envie qu'il avait provoquée chez lui et le plaisir qu'ils avaient pris ensemble à cette contemplation partagée. Après avoir pensé que le couteau symbolisait le pénis et sa mésaventure la castration, il se sent gagné par la nostalgie de sa naïveté d'antan qui témoigne de son plaisir à partager. Comme il a récemment ressenti ce plaisir avec sa mère, il est convaincu d'avoir gardé des traces d'une bonne relation avec elle ; c'est grâce à celles-ci, ajoute-t-il, qu'il a ressenti tant d'émotions avec le garçon parce qu'il sait bien que, sans de telles traces, il ne pourrait y avoir qu'indifférence.

Le signifiant « pont » s'avère représenter un pilier-carrefour du réseau associatif. Directement en lien avec le métier du père, il constitue la pièce d'articulation de souvenirs d'événements précis, tant dans le registre narcissique que sexuel, constituant la base perceptive infantile d'un riche complexe représentatif où Pierre peut s'identifier à tous les personnages de la scène. À ce moment, émerge un souvenir de perception auditive d'une scène sexuelle entre ses parents. Il se rappelle que c'est son père qui lui a ouvert la voie de la fuite de chez ses grands-parents en ouvrant une faille dans le système paranoïaque du grand-père qui le tenait captif. Il découvre une image positive de son père qu'il avait toujours sue alors que celle de sa mère acquiert les qualités d'une mère attentionnée mais déconcertée par ses provocations d'adolescent. Le chemin œdipien, ouvert par le transfert paternel dans l'acte manqué, semble tracé mais il confronte Pierre à la perte de l'hallucination de la satisfaction au profit de la représentation du désir par l'hallucinoïde : il réalise alors que ce qui est douloureux n'est pas la séparation mais le retour, dit-il. En effet, son retour vers les objets œdipiens le met en face du deuil des investissements narcissiques : le retour inscrit la séparation en après-coup.

L'ACTE MANQUÉ DANS LA CURE, UNE FORMATION INTERMÉDIAIRE

Entre le surgissement de l'acte manqué et le début de l'intégration d'une relation œdipienne au père, le mouvement psychique témoigne de ce qu'un travail intense s'effectue dans l'acte manqué par le biais de son ancrage corporel. Il figure le fonctionnement psychique du patient par dérivation, comme si se rejouait sans cesse la première dérivation de son placement chez ses grands-parents et son attente du retour qui en masque la crainte. En quoi constitue-t-il une préforme du fantasme et en quoi représente-t-il une formation intermédiaire ? Je m'appuierai sur les travaux de Michèle Perron-Borelli et tout particulièrement sur [Dynamique du fantasme](#) (1997) pour comprendre la potentialité transitionnelle (Winnicott, 1971) de l'acte manqué.

Le déroulement dynamique du mouvement met en évidence deux temps :

- L'acte de dérivation agi, centrifuge, disruptif et méconnu, qui fait trace dans le processus ; c'est le temps de l'acte manqué ;
- L'acte d'intégration psychique, centripète et introjectif, qui prend acte des traces et les lie dans le fantasme ; il conduit au souvenir d'enfance résolutif et à l'affect partagé par le détour du projet suicidaire.

Entre les deux, l'action du travail analytique s'appuie sur l'ancrage corporel de la « représentation d'action » pour faire pivoter l'orientation centrifuge vers le retournement centripète et soutenir le mouvement de réappropriation subjective.

Les conditions d'apparition de l'acte manqué montrent sa fonction de rattrapage corporel du désétayage provoqué par l'acte interprétatif en pont entre deux moments très éloignés de la cure, et sa fonction de traduction en acte du rayonnement associatif. Surgissant à l'occasion de l'intention consciente du règlement, il est inclus dans la masse de l'action convenue du paiement, tout comme les dérivations associatives le sont dans la masse associative : il s'agit d'un acte inconscient inclus dans une action consciente. Cette traduction en acte fait trace sur la scène du transfert ; elle crée une différence au sein du matériel : l'acte se détache sur le fond de verbalisation. Parce qu'elle est méconnue du patient, elle constitue une source pulsionnelle externalisée porteuse de signifiants énigmatiques (Laplanche, 1987) et, parce

qu'elle est différence, elle véhicule aussi l'énigme du rapport au père (Guillaumin, 2003 b). L'acte manqué témoigne de l'action de la compulsion de répétition à la fois dans la déliaison et la décharge partielle, et dans la liaison corporelle en tant que « fantasme inaugural d'incorporation » (Perron-Borelli, p. 118). La réception contre-transférentielle de l'acte manqué le lie au principe de plaisir en lui attribuant une signification inconsciente prometteuse d'élaboration, et au principe de réalité, en en relevant l'existence et en interrogeant son sens. En reliant l'inconscient du patient au préconscient de l'analyste, l'acte manqué acquiert un statut de formation intermédiaire qui redouble celui de formation de compromis entre la défense et le désir. Il est à la fois excitant et pare-excitant, se mettant au service de la déliaison comme de la liaison. Sa potentialité désorganisatrice, indice d'un déséquilibre entre les directions centripète et centrifuge du couple narcissisme-antinarcissisme (Pasche, 1964), nécessite un aménagement de la technique.

Il s'agit de transposer en représentations ce qui vient d'être traduit en acte. La constitution de « la matrice originelle du fantasme » comme « champ transitionnel d'émergence » (Perron-Borelli, 1997, p. 123 et 131) et de liaison des différents constituants du fantasme n'est pas sans poser problème, puisqu'il s'agit de proposer au patient de recevoir justement ce dont il se défend : la représentation d'action « recevoir » liée au transfert paternel, alors même qu'il craint que je le désinvestisse dans le transfert maternel. Pourtant, le maintien de l'étaillage sur un transfert de base (Parat, 1995) suffisamment solide s'avère indispensable pour contenir la représentation d'action refusée mais en attente de re-présentation sous la poussée de la pulsion à but passif. Je diffère celle-ci en prenant le temps d'évaluer la générativité du processus (Green, 2002 b) et de choisir le point associatif où cette autogreffe a le moins de chance d'être rejetée. Le moment propice se présente lorsque le matériel apparaît en homomorphie (Roussillon, 1991) avec elle et qu'il est susceptible de lui offrir une fonction suffisamment contenant. Je lui donne alors une forme sobre et passive en prenant à ma charge l'identification à l'objet passif qui fait jouer la bisexualité psychique de la figure paternelle (Janin, 2003). Le patient prend acte intellectuellement de ma communication mais il n'y croit pas : il ne reconnaît pas ce matériel comme fait de sa propre chair. Il pense que c'est moi qui me trompe et maintient défensivement clivés les éléments potentiellement

constitutifs du fantasme en contre-investissant leur liaison et en entretenant ainsi la force de déliaison. Il nie sa propre implication en renforçant la défense par la projection et l'isolation à travers lesquelles il tente de suturer la brèche ouverte au temps précédent. Toutefois, l'ambivalence de son désir passif affaiblit ses défenses et le confronte à l'effroi de la réalisation de celui-ci au niveau du processus analytique où il se sent prisonnier. Il contre-investit la représentation d'action par le surinvestissement d'une emprise immobilisante qui s'oppose à la fonction vectorisante de l'emprise pour l'organisation de la pulsion (Denis, 1992).

La radicalisation du rejet de la représentation d'action « recevoir » par la réaction mélancolique vise à évacuer du transfert l'ensemble de la conflictualité par le meurtre de tous les constituants du fantasme. Si elle peut confirmer le sens latent œdipien caché dans l'acte manqué, elle le fait, sur le plan manifeste, dans la langue du versant narcissique des identifications en réduisant le fantasme à sa préforme corporelle de représentation d'action « tuer » où se condense la force pulsionnelle. Cette dérivation narcissique ne me paraît pas seulement défensive contre le registre œdipien. En effet, l'acte manqué a arraché un fragment de matière psychique (Angelergues, 1992), il a abrasé le Moi en tant qu'organisation intermédiaire entre le Ça et le monde extérieur (Freud, 1926) et l'a différencié du Ça. L'acte manqué est du Ça excorporé que le projet suicidaire cherche à évacuer préventivement en évacuant l'analyse. Comment intégrer ce fragment de Ça à l'organisation du Moi sans aggraver le débordement ? Par quel chemin passe la transformation de la préforme du fantasme à sa « structure fondamentale » (Perron-Borellin, 1997, p. 36) qui vaut comme action spécifique ? L'attention portée à l'étayage et au travail de liaison rappelle le traitement des patients somatiques (Smadja, 2001). Je sollicite la « fonction spéculaire du fantasme » (Perron-Borelli, 1997, p. 43) en orientant le regard du patient sur la représentation de l'action suicidaire projetée sur la scène du transfert. L'attention conjointe, en surplomb de la scène où se déroule l'action, ouvre un espace-temps qui permet au patient de percevoir celle-ci, de la décrire en détail, de façon opératoire, et de m'en permettre une représentation correspondant à la sienne. Il est à la fois acteur, spectateur et commentateur, suffisamment dégagé de chaque identification où il garde l'initiative dans sa position de traducteur intermédiaire entre lui-même et l'analyste. Je reste en position de réceptivité activement

passive de dépendance à ce qu'il décrit d'un lieu auquel je n'ai pas accès directement, le temps qu'il faut avant d'être en mesure d'en faire à mon tour un commentaire interprétatif unifiant au niveau des pulsions de conservation du Moi. Je souligne en la liant la valeur narcissique de la représentation-but : la réduction de la distance vise à éteindre la douleur, et je maintiens intransitive la représentation d'action de l'attente. Le patient peut alors faire sortir de sa réserve l'objet maternel pour le lier à l'attente et orienter la représentation-but dans le fantasme d'inclusion-expulsion de l'objet sous la forme du fantasme de retour au sein inversé. Or ce fantasme traduit la structure d'inclusion de l'acte manqué dans la masse de l'action convenue et de la dérivation psychique dans celle des associations : inclusion-expulsion d'un acte inconscient dans et hors une action consciente.

La temporalité requise pour investir l'investissement comme objet (Green, 1973) et le symboliser par la métacommunication (Roussillon, 1991) désenclave la représentation motrice de son socle somatique. Le travail analytique réfléchit, retourne sur lui-même l'investissement de la dérivation, il le met au service de la cure et lui confère une qualité de travail de dérivation transitionnel limité à l'espace du transfert. Le travail en commun d'une observation mise en tierce position permet au patient d'accéder à la prime de plaisir conférée par la mise en sens et en cohérence lorsqu'il voit en l'action suicidaire une traduction en geste (Nastasi, 2002) dont le but narcissique est reconnu par l'objet. Son étayage narcissique renforcé, il investit son corps en tant que corps érogène : il sent l'attente. L'auto-érotisme acquiert une fonction médiatrice pour lui, agent et éprouvant du projet de l'acte adressé transférentiellement à l'objet. La médiation de l'ancrage corporel de la préforme du fantasme lui permet d'investir les sensations de la série plaisir-déplaisir liées à la représentation de l'attente de l'objet, et de relier le passé des souvenirs infantiles érotiques, le présent du projet suicidaire et des mouvements nocturnes, et l'avenir de l'attente d'être chatouillé. Par la liaison de l'affect à l'objet transférentiel maternel qui introduit la représentation de la temporalité de l'attente, il transforme la préforme du fantasme en fantasmes où la haine de l'attente lie l'objet frustrant, le vécu de frustration et la coexcitation sexuelle. L'attente n'est plus spécifiée seulement par sa qualité douloureuse désorganisatrice mais par celle de la sensation

d'excitation dont le déplaisir peut être interprété comme relevant de la défense contre la passivation liée aux sensations de plaisir.

À partir de la différenciation introduite par la « médiation auto-érotique » (Perron-Borelli, 1997, p. 127), le processus associatif emprunte la voie de l'affect par résonance qui conduit le patient aux identifications paternelles : d'abord par le biais de la haine vis-à-vis d'une figure paternelle excitante en tant qu'indice de réalité de la scène primitive d'où l'enfant est exclu, ensuite par celui de la reconnaissance de la fonction paternelle pare-excitante (Guillaumin, 2003 a) en tant que séparatrice d'avec la mère et pourvoyeuse d'un écran de projection inerte (Pasche, 1971). Cet écran rend fonctionnelle la structure encadrante de l'hallucination négative et tempère la charge affective en permettant la représentation de la « forme tierce » du fantasme (Perron-Borelli, 1997, p. 39). Il oppose une butée perceptive à l'hallucination par l'acte et inscrit l'interdit paternel de la réalisation incestueuse par le fait qu'il ouvre un espace de jeu intrapsychique pour la représentation du désir sous la forme hallucinatoire du fantasme. Le patient lie la haine dans un corps à corps avec la figure paternelle où se condense le jeu des fantasmes originaires. Toutefois, il ne peut admettre la réalité de son acte manqué qu'après que je lui ai « mis sous les yeux » les qualités perceptives du dépassement de son « règlement », en précisant la matière, la couleur et le montant de celui-ci. La représentation du billet reproduit au-dedans l'écran paternel qu'il a tenté d'expulser par l'acte manqué en dérivant son investissement inconscient sur l'élément « anodin » dont parle Freud, c'est-à-dire : qui ne fait pas de mal. Or le billet est aussi le représentant fétichisé de ce qu'il a reçu analement de son grand-père avant qu'il le troque contre le couteau, lui-même issu de la transposition de l'enfant-pénis attendu du père transférentiel. Le sens de l'acte manqué se révèle dans sa potentialité représentative et sa charge affective inconsciente : il s'agit d'un sacrifice au père d'une partie de soi-même en vue d'en recevoir l'adoubement (Bergeret, 1999) en retour et dans la crainte. À travers ce transfert réciproque (Roux, 1984), c'est toute la question de la douleur de la transmission qui se trouve ainsi engagée.

J'ai tenté de montrer que l'acte manqué pouvait constituer une pierre d'achoppement dans la cure mais que, par le travail sur la représentation d'action, en tant que préforme du

fantasme dont il exprime l'ancrage corporel et la source libidinale, il pouvait en devenir une pierre angulaire. En effet, surgissant dans un contexte économique critique, à l'occasion par exemple d'une interprétation de l'analyste, il réalise une dérivation agie du processus associatif, sur le mode de la satisfaction hallucinatoire du désir par l'acte. Comme la source d'excitation est ainsi externalisée, le caractère énigmatique et séducteur de celle-ci contraint toutefois au travail de transformation par une activité représentative intense qui se heurte alors à de nouvelles défenses par dérivation jusqu'à son soubassement le plus corporel. En orientant le travail analytique sur cette dernière forme de dérivation et en réintégrant l'excitation au niveau corporel à partir des représentations motrices et des sensations, il est possible de retourner le sens de la dérivation défensive et de mettre celle-ci au service de la cure, ce qui lui confère un statut de formation intermédiaire. L'attention portée à la source corporelle du fantasme – qu'est la représentation d'action au sein de la dérivation – sollicite la fonction médiatrice de l'auto-érotisme qui constitue un préliminaire à la fonction médiatrice du fantasme. Le travail analytique sur le processus de dérivation montre que celle-ci résulte d'un travail de l'acte qui évite défensivement l'auto-érotisme mais, comme elle aboutit à la préforme corporelle du fantasme, elle constitue aussi le point d'appui auto-érotique pour une élaboration psychique qui donne sens en après-coup à l'acte manqué. Dans l'exemple choisi, ce sens se révèle être la traduction en acte d'une problématique fondamentale sur le plan de l'identité du sujet. Le travail de dérivation dans l'acte manqué peut alors être considéré comme une formation intermédiaire permettant, grâce au travail analytique, d'intégrer l'économie narcissique à la configuration œdipienne.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Angelergues R. (1992), De l'hallucination au langage, Les Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie de l'Association de Santé mentale du 13^e arrondissement de Paris, monographie n° 2, 1992.
- Anzieu D. (1985), Le Moi-peau, Paris, Dunod, 1985.
- Bergeret J. et al. (1999), L'érotisme narcissique, Paris, Dunod, 1999.
- Denis P. (1992), Emprise et théorie des pulsions, Revue française de Psychanalyse, t. LVI, n° spécial congrès, 1295-1421.
- Duparc F. (2001), Formes motrices et figures hallucinatoires, Revue française de Psychanalyse, t. LXV, n° 4, 1291-1302.
- Freud S. (1904), Psychopathologie de la vie quotidienne, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, « PBP », 1981.
- Freud S. (1914), Remémoration, répétition et perlaboration, in OCF^P, XII, Paris, PUF, 2004 ; Libres Cahiers pour la psychanalyse, n° 9, In Press, 2004, p. 13-22.
- Freud S. (1916), Introduction à la psychanalyse, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1993.
- Freud S. (1926), Inhibition, symptôme et angoisse, trad. M. Tort, Paris, PUF, 1971.
- Freud S. (1936), Un trouble de mémoire sur l'Acropole, in Résultats, idées, problèmes, II, trad. M. Robert, Paris, PUF, 1985, p. 221-230.
- Green A. (1973), Le discours vivant, Paris, PUF, 1992.
- Green A. (1993), Le travail du négatif et l'hallucinoire (l'hallucination négative), in Le travail du négatif, Paris, Éditions de Minuit, 1993, p. 217-287.
- Green A. (2000), La position phobique centrale : avec un modèle de l'association libre, in Revue française de Psychanalyse, t. LXIV, n° 3, 743-771.
- Green A. (2002 a), De la tiercéité, in La pensée clinique, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 259-308.

- Green A. (2002 b), *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, 2002.
 - Guillaumin J. (2003 a), Le père et les « pulsions du moi », in *Le père. Figures et réalité*, sous la dir. de J. Guillaumin et de G. Roger, Bordeaux, L'Esprit du temps, 2003, p. 7-12.
 - Guillaumin J. (2003 b), Archéologie du père : entre l'angoisse d'une présence et la métaphore d'une absence, le « père de la préhistoire personnelle », in *Le père. Figures et réalité*, sous la dir. de J. Guillaumin et de G. Roger, Bordeaux, L'Esprit du temps, 2003, p. 57-72.
 - Janin C. (2003), Les avatars de la bisexualité psychique chez l'homme, in *Le père. Figures et réalité*, sous la dir. de J. Guillaumin et de G. Roger, Bordeaux, L'Esprit du temps, 2003, p. 99-107.
 - Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, 1987.
 - Lechartier-Atlan C. (2003), La fonction paternelle : disjoindre et conjoindre, in *Le père. Figures et réalité*, sous la dir. de J. Guillaumin et de G. Roger, Bordeaux, L'Esprit du temps, 2003, p. 169-183.
 - Nastasi A. (2002), L'acte et le mouvement, in *Psychanalyse et psychose*, 2, 43-57.
 - Parat C. (1995), *L'affect partagé*, Paris, PUF, 1995.
 - Pasche F. (1961), De la dépression, in *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1969, p. 181-199.
 - Pasche F. (1964), L'anti-narcissisme, in *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1969, p. 227-242.
 - Pasche F. (1971), Le bouclier de Persée ou psychose et réalité, in *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988, p. 27-41.
 - Perron-Borelli M. (1997), *Dynamique du fantasme*, Paris, PUF, 1997.
 - Roussillon R. (1991), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.
 - Roux M.-L. (1984), La lutte avec l'ange, in *Revue française de Psychanalyse*, t. XLVIII, n° 1 spécial congrès, 461-463.
 - Smadja C. (2001), *La vie opératoire. Études psychanalytiques*, Paris, PUF, 2001.
-
- Winnicott D. W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.